

# LACAN, NOUS ET LE RÉEL

Séance XVI

Du sacrifice de la subversion  
à la subversion du sacrifice



février 2018

Transcription : Cécile CRIGNON  
Graphorismes : Christian DUBUIS SANTINI

**Christian DUBUIS SANTINI:** *Lacan, Nous et le Réel*, seizième séance. Donc, cette séance est un peu particulière puisqu'elle vient compléter les errements acoustiques de la dernière séance, de la séance XV, où un petit problème technique — comme on dit de manière très pudique : on bouche un trou en disant ça: un petit problème technique — a empêché une partie du séminaire d'être audible et aussi, on a dû sacrifier une partie de ce qui devait être dit dans ce séminaire.

Si nous commençons par les questions. Est-ce qu'il y a des questions par rapport à l'ancien séminaire — enfin, celui qui vient de se passer — ou des remarques ou des précisions? Et éventuellement après, je repartirai sur ce qui n'a pas été vraiment abordé : **le rapport entre les trois sacrifices.** Qu'est-ce qui distingue les trois sacrifices des trois films? Éventuellement, on pourra revenir sur cette notion de **sacrifice** parce qu'il y a eu aussi une petite question, enfin, plutôt une remarque, sous la vidéo, de quelqu'un qui a mis un commentaire sur Youtube : « *Oui, mais dans Il était une fois la révolution, ce n'était pas un sacrifice, c'était un suicide* ». Bien sûr, c'est un suicide, mais un suicide sous la forme d'un sacrifice puisque c'est :

### **Un suicide réel**

*S'il est Réel, ça veut dire qu'il est mis en scène comme un message adressé à l'Autre qui n'existe pas. C'est une spectacularisation de sa propre mort. De ce fait là, il s'est sacrifié, en quelque sorte, pour l'autre qui n'existe pas... contrairement à ce qui se passe avec Stromboli.*

Ce qui se passe avec *Stromboli*, c'est le contraire. Ce qu'Ingrid Bergman vit dans la montagne, c'est ce que Lacan appelle :

### Un acte



*Un acte, c'est un retrait de la réalité instituée. Un retrait de toute relation à l'autre. Elle perd toute ancrage dans le système symbolique. Et de ce fait là, c'est un suicide symbolique.*

Il faut bien voir le passage entre le moment où elle dit « *Mon Dieu! Mon Dieu!* » et qu'elle est effrayée et celui où, à la fin du film, quand elle se réveille en quelque sorte, et qu'elle dit « *Mon Dieu! Mon Dieu!* », mais que cette fois elle est apaisée.

Donc, les deux manières de dire « *Mon Dieu!* » dans cette confrontation au Réel — *le Réel étant vu, là, comme une altérité radicale, c'est-à-dire plus aucun ancrage symbolique* — elle a fait un pas dans l'inconnu, la confrontation au Réel, au point où toutes ses relations intersubjectives ont disparu.

La société de production qui avait produit le film pour Rossellini aux États-Unis a imposé une « fin américaine » — entre guillemets — qui n'a rien à voir avec la fin de Rossellini. Pour Rossellini, ça s'arrête là. Pour lui, à partir de ce moment, il s'est passé quelque chose pour elle. Et c'est là où on fait la différence entre une **action** et un **acte** : une action — faire quelque chose — ce n'est pas un acte.

**Un acte, c'est quelque chose qui fait que le sujet  
est radicalement autre après l'acte**



*Elle a changé et à partir de là, peut s'ouvrir une nouvelle vie pour elle.*

Elle peut retourner dans la communauté symbolique d'où elle vient comme elle peut partir ailleurs, mais de toute façon, *elle a eu cette confrontation et cette dé-liaison; cette manière de réinitialiser ses possibilités de relations symboliques* parce qu'elle sera allée jusqu'au point — c'est un point dont parle Kafka, par exemple, le point de non retour — où on ne peut plus être pareil parce que *la dé-liaison symbolique aura eu lieu.*

C'est ça qu'on appelle **la destitution subjective** a proprement parlé.

### La destitution subjective



*Le sujet ne peut pas en faire l'économie. C'est lié à un moment de dépersonnalisation, à quelque chose d'inquiétant parce que justement tout l'ancrage imaginaire à l'autre a disparu.*

Elle sacrifie l'Autre lui-même, contrairement à dans *Il était une fois la révolution* où il se sacrifie pour l'Autre, pour faire exister l'autre et lui donner une consistance. De cette manière là, il conforte l'Autre en quelque sorte pour ne pas assumé **l'inexistence de l'Autre** et la prendre sur lui. Alors, c'est ce qu'on retrouve souvent, même dans les cas un peu basiques d'attachement affectif ou amoureux, plutôt que de risquer que l'autre — l'aimé — perde la face, on se met soi-même

dans **un état sacrificiel** parce qu'on ne voudrait pas que l'autre soit comme ça, en quelque sorte: qu'il soit inconsistant, faillé, qu'il n'existe pas, tout simplement, qu'il ne soit pas tel qu'on se le représente.

**C'est de ce sacrifice là que la psychanalyse  
permet de se préserver**



Par contre, la notion de sacrifice telle qu'on le trouve dans le film de Rossellini, on peut difficilement l'appeler sacrifice puisqu'il y a un sacrifice, mais c'est l'Autre qu'elle sacrifie. Elle ne se sacrifie pas pour l'Autre, pour l'image de l'Autre, pour faire exister l'Autre.

L'ensemble de nos problèmes sur terre  
est issu de notre manière imaginaire, symbolique et réel  
de traiter avec l'Autre



Remettre en question  
1 son innocence,  
2 son propre investissement  
libidinal,  
3 son propre engagement  
fantasmatique dans les  
actes de l'Autre...

*La psychanalyse est cet apprentissage au sens premier du terme.*

Il y a quelque chose de l'ordre de l'apprenti, on est obligé d'y mettre de sa peau pour apprendre quelque chose. Ce n'est pas comme quand on apprend à l'université, où il suffit de faire marcher un peu ses méninges pour apprendre correctement ce qui vous est demandé par les professeurs.

*Là, vous êtes obligés de faire quelque chose. La parole est acte.*

Vous mettez en scène la manière dont déjà vous interférez avec l'Autre. Comment l'Autre imaginaire est-il cet Autre qui ne doit rien savoir? Ou au contraire, sait-il tout? L'Autre peut prendre plusieurs figures et c'est dans ce rapport à l'Autre que nous nous situons tout le temps:

**Je ne peux pas exister seul, sans l'Autre**



*L'existence elle-même est marquée du fait de l'Autre en tant qu'il pourvoit aux mots avec lesquels je peux parler. Il y a toujours eu cette transmission, cette Autre qui préexiste à mes possibilités locutoires et aux possibilités de mon sujet. Hors de mon sujet, je ne suis tout simplement pas humain.*

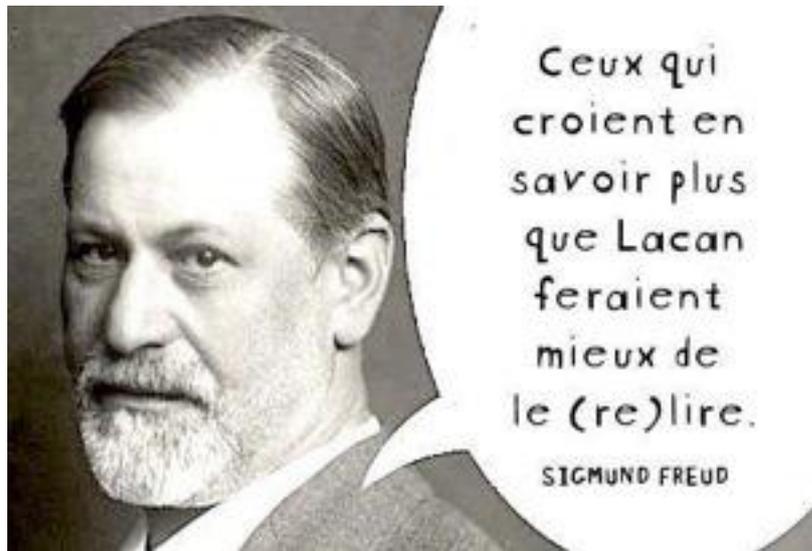
Il n'y a pas de possibilité pour nous de nier l'Autre, de s'en libérer.

Alors bien sûr, on va le voir — peut-être un peu plus tard quand vous allez poser vos questions... ou pas —, mais j'ai aussi raccordé la psychanalyse lacanienne, mais pas tellement en fait, parce que Freud déjà est là-dedans, même si je le soupçonne de connaître Hegel : on retrouve chez lui des formules qu'on ne trouve que chez Schelling, par exemple. Je ne vois pas comment il aurait pu lire Schelling et pas Hegel. C'est impossible. Donc, il est imprégné, parce que c'est la langue allemande elle-même qui porte ces signifiants-là.

***La langue allemande fait que l'inconscient parle allemand originellement. C'est dans cette langue là que l'inconscient est né.***

Et ce qui fait la grandeur de Lacan, justement, et qui n'a pas encore malheureusement d'équivalent dans d'autres langues, c'est que lui a réussi à faire en sorte d'intégrer l'inconscient dans la langue française. Sa prosopopée, son discours, sa manière de tourner autour comme il fait — ce qui rend certains complétement dingues et qui les dégoutent de la lecture de Lacan. Il y en a même qui ont « l'ambition » entre guillemets, la bêtise, je ne sais plus qui, peut être Sollers, de « traduire » Lacan en français. Sollers! :-D DD

**Lacan a réintégré la possibilité de l'inconscient  
dans la langue [française]**



*Et de cette manière, la psychanalyse aujourd'hui est essentiellement franco-allemande.*

Bien qu'elle soit largement présente — par exemple en Amérique du Sud — il n'y a pas un auteur ou un psychanalyste espagnol, ou un psychanalyste portugais, qui ait réussi à reprendre l'inconscient à l'intérieur de sa propre langue. La langue de Lacan — nous avons cette chance-là de pouvoir le lire en français — je me demande, ça c'est une digression, comment dans les pays de langue anglaise par exemple, comment les anglophones lisent Lacan? Je pense qu'ils passent la plupart du temps à côté de ce que j'entends de l'essence même de l'analyse.

Alors, il y aurait une possibilité, c'est effectivement de :

**Revenir sur Hegel**

*Je pense effectivement qu'avec la lecture de Hegel, on a les fondements-mêmes de la dialectique et à partir de là, de ce qui sous-tend la logique inhérente à l'inconscient.*

Mais je m'aventure peut-être de manière un peu trop abstraite. Vous avez peut-être des questions?

Question: SUBVERSION et TRANSGRESSION, Quelle différence ?

**Christian DUBUIS SANTINI**: Alors, d'abord il faut savoir que la plupart des mots font l'objet d'une récupération par:

### La novlangue



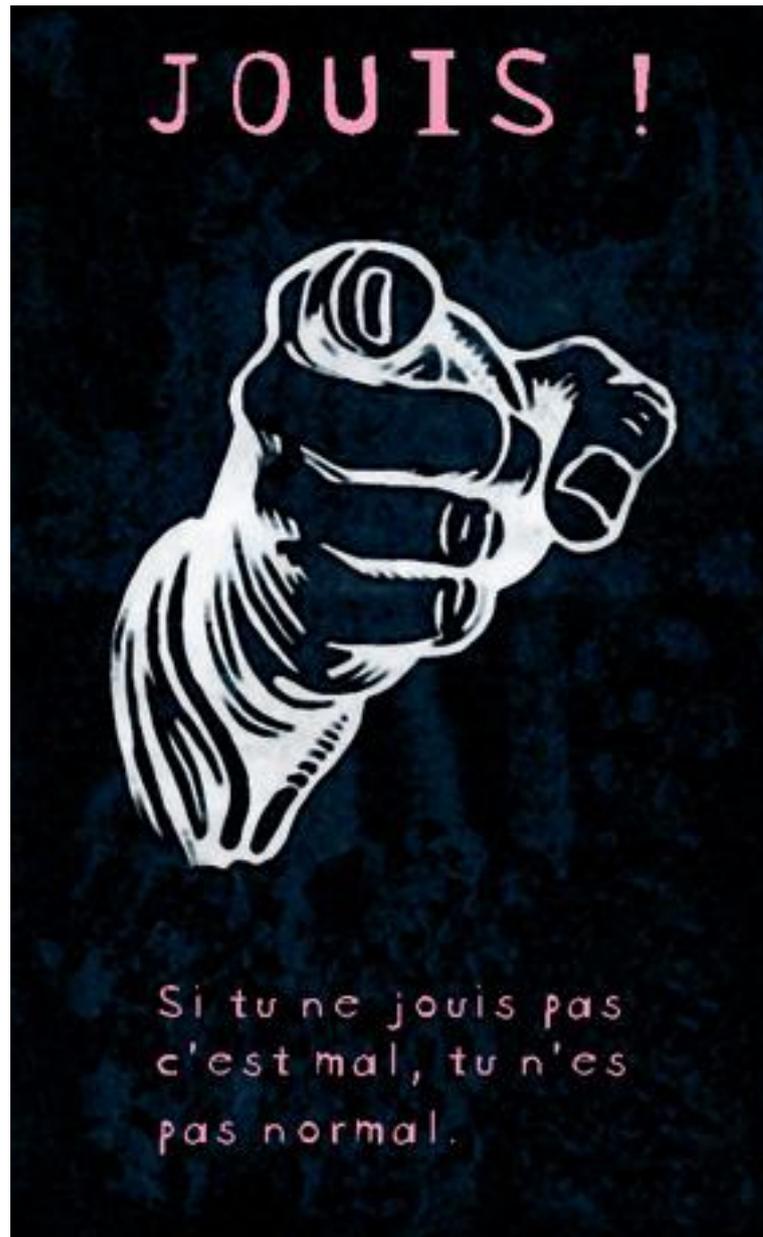
*Celle de la publicité des médias, etc., et notamment pour le mot « subversion »*

C'est devenu maintenant: subversif = c'est bien, c'est créatif.  
À Marseille on disait « c'est créatchif »! :-D

La différence entre la transgression et la subversion, c'est que:

⇒ **la transgression** — il faut s'attarder aux mots eux-mêmes, « tra » ça veut dire à travers — on va à travers une limite. Ça veut qu'on pose une limite et on va au-delà.

Il y a longtemps que la transgression  
a totalement été intégrée  
au Discours Capitaliste



*Aujourd'hui, tout est transgressif en quelque sorte. Si tu n'es pas transgressif, tu n'es pas dans le coup!*



Cette ligne  
est une petite  
partie d'un  
cercle immense

Le fait de se situer par rapport à **une limite**, c'est déjà traité par Saint Paul de Tarse, qui est le premier à établir le rapport de **la loi** avec **le péché**. Il exprime très clairement que s'il y a une loi — *une loi, c'est une limite* — :

⇒ **la transgression** c'est [le passage à travers] une ligne, une limite;

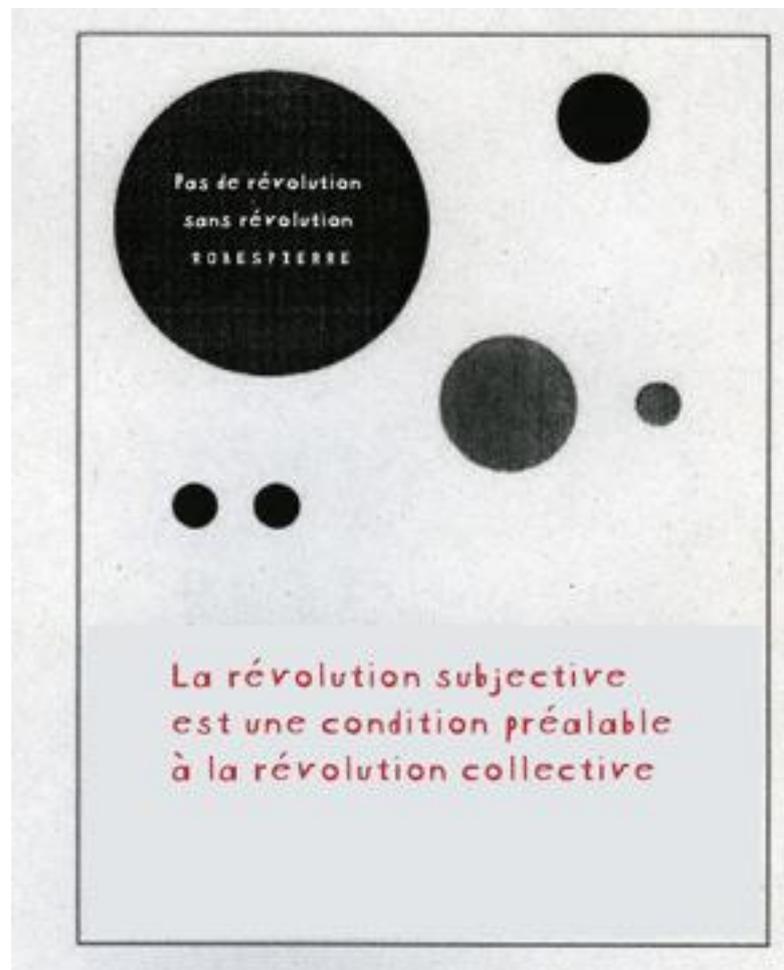
⇒ et **le pêcher** c'est transgression de cette limite : tu ne dois pas faire ça, si tu le fais, tu as transgresser.

*Il explore déjà le fait que d'instaurer le régime de la loi, c'est inciter à sa transgression. La transgression est toujours inscrite a priori dans le fait d'établir une loi — C'est un texte célèbre de Marx aussi sur la loi et la transgression et ce que la loi permet de produire. —.*

⇒ **La subversion** n'est pas ça, parce que subversion ça veut dire *verser dessous*. *Ça veut dire retourner les choses pour voir comment elles sont faites par dessous*. Quand tu retournes un gant, par exemple, pour voir comment le gant est cousu : ça, c'est un acte de subversion.

L'emploi officiel de la novlangue avec subversion est entièrement détourné de son sens, puisque justement ce est jamais pour voir comment c'est fait par en dessous, comment les choses s'agencent par en dessous. Transgression et subversion délimitent donc deux champs particuliers. Tout comme le mot révolution:

Révolution  
originellement  
c'est faire un tour sur soi-même



*C'est une métaphore stellaire au départ, planétaire. La planète fait une révolution sur elle-même, elle revient à la même place.*

C'est pour cela qu'une révolution selon les gens qui ont un peu réfléchi à la révolution et notamment Sergio Leone, il voit très bien que l'espèce de mise en scène qu'il y a là, il est déjà pris dedans. Quelque part, il y a une **identification** de Sergio Leone avec Mallory, interprété par James Coburn. Il lui fait dire ce qu'il dit lui-même.

Il arrive à la révolution sur un mode intellectuel. Une sorte d'engagement plutôt imaginaire. Même si il joue son corps, c'est imaginaire.



Et puis, il rencontre le Réel de celui qui représente à lui-seul le peuple mexicain. Ce qui est drôle c'est qu'il le représente d'une manière métaphorique, mais en même temps assez réaliste puisqu'il a une flopée d'enfants: il est à lui tout seul le peuple. Et là, on se rend compte que l'autre n'est pas dupe de ça. Il sait très bien — et ça, Marx le reprendra — qu'au fond, c'est remplacer des exploitants par d'autres exploitants, ceux qui restent à la même place justement d'exploités, ce sont toujours les mêmes. Il ne le veut pas, il dit : pas de ça

pour moi! Ça ne l'intéresse pas. Évidemment, il est pris dans le jeu de la révolution et il devient un héros révolutionnaire.

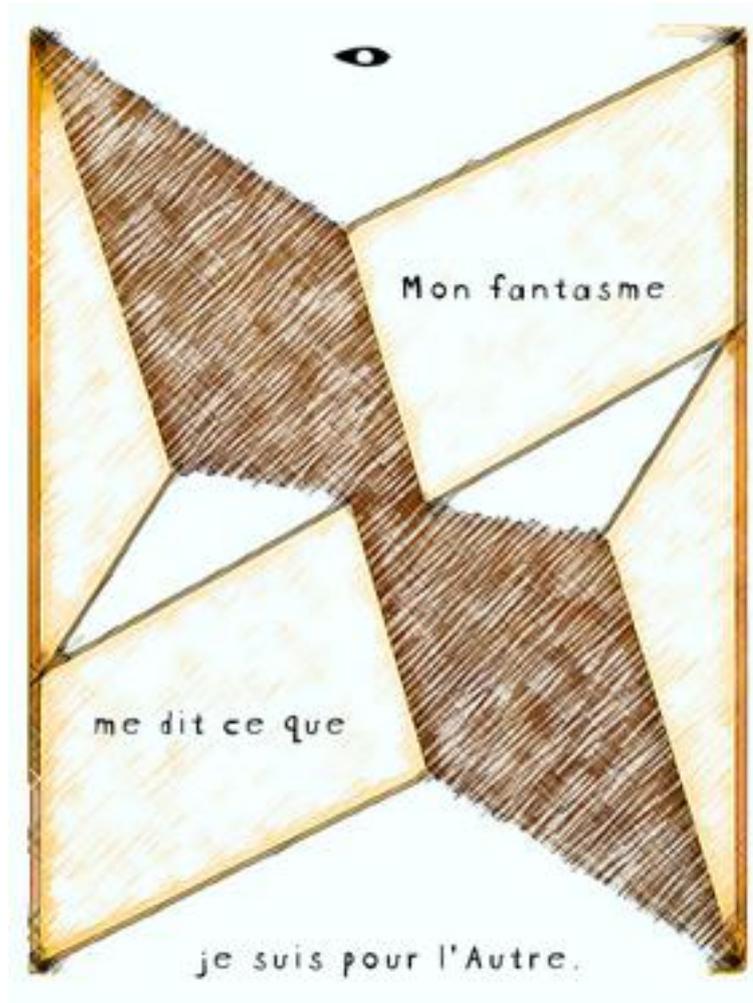
*La plupart du temps, c'est comme ça que ça se passe. Ce n'est pas en voulant faire quelque chose que tu réussis ce que tu voulais faire. Tu veux faire quelque chose et tu réussis autre chose qui est corrélée de manière symbolique, mais ce n'est pas directement ce que tu voulais faire.*



Question: DU SUICIDE ou du SACRIFICE : le docteur ne semble pas vraiment croire à sa mort...

**Christian DUBUIS SANTINI:**

**Le fantasme, c'est s'imaginer un regard  
indépendamment de sa propre présence réelle**



Il y a un film comme ça de Clint Eastwood où à la fin c'est catastrophique. Il a fait des film géniaux, mais dans *Gran Torino* — que tout le monde adore — il se met aussi dans **la position sacrificielle** : il se voit lui-même, il s'imagine ce qu'on va dire de lui après sa mort.



*Ça, c'est une position purement fantasmatique Et ça, c'est un sacrifice, justement, pour l'Autre qui n'existe pas.*

Alors, il y a différents types de sacrifices. Ça, c'en est un.

Lacan parle du « sacrifice aux Dieux obscures »  
pour parler des sacrifices nazis.



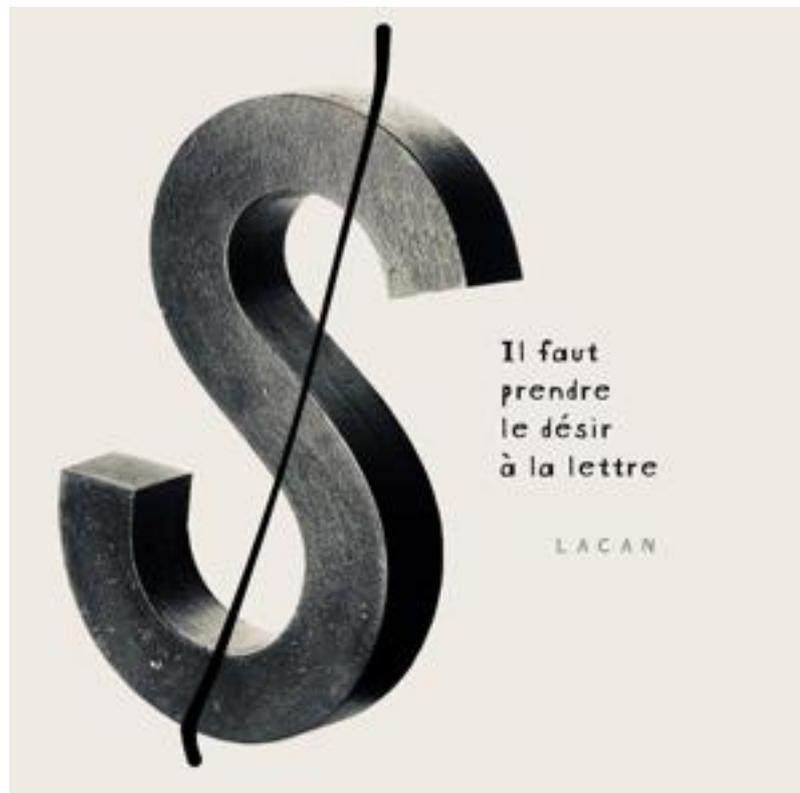
*Les juifs sacrifiés dans les camps de concentration sont pour lui des sacrifices faits à l'Autre en tant que Dieu obscure.*

Dieu obscure qu'il faut calmer et donc qu'on fait exister en faisant ça. La notion même de sacrifice ne tombe pas du ciel comme ça. Le sacré n'est pas un *a priori*. C'est dans la contingence même de l'ensemble des opérations que le sujet doit faire pour être inclus d'abord dans sa propre famille, puis dans une communauté, puis éventuellement dans une société, qu'il est censé **sacrifier une partie de sa jouissance**. Je ne dis pas que le sacrifice, c'est mal ou que c'est quelque chose d'absurde, je dis que c'est une certaine manière insue du sujet

— *c'est la définition de l'inconscient : un savoir qui ne se sait pas lui-même* — qui va conduire à des **comportements sacrificiels** sans qu'il y ait une prise de conscience des déterminations du sujet dans ces conduites-là.

La dernière fois, j'ai replacé dans les topiques qui amènent à la position du « je » psychanalytique, **le sujet barré** qui n'est d'ailleurs pas le « je » mais ce qui dit « je » :

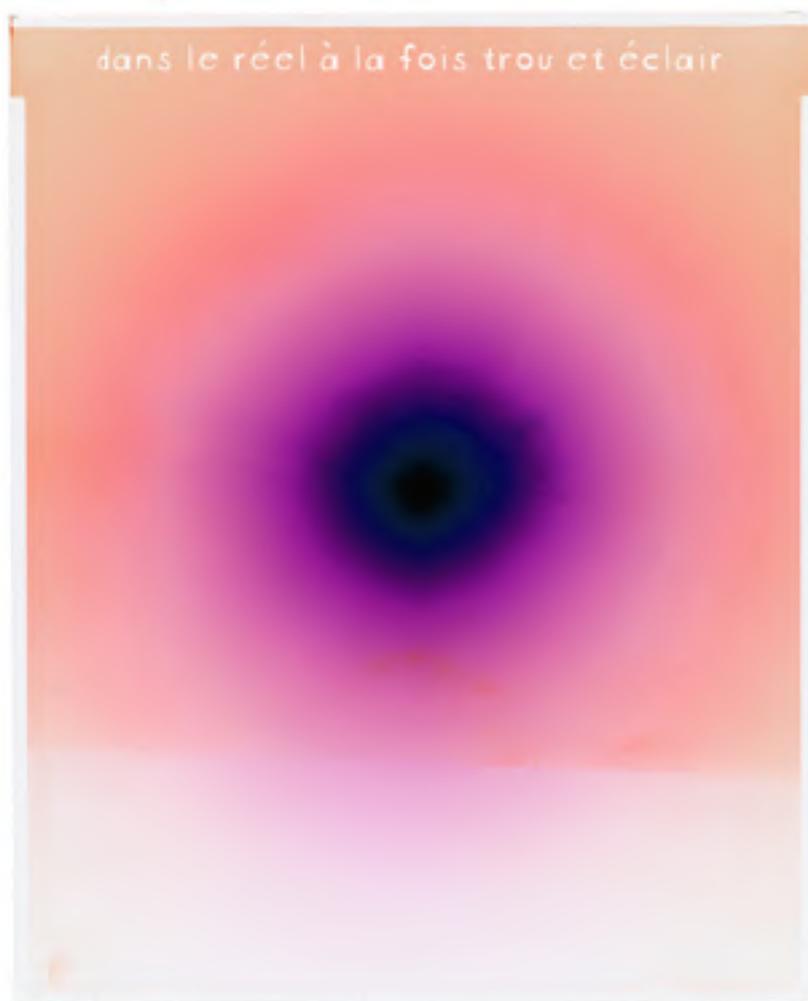
**Ce qui est barré, ce qui ne peut pas être abordé,  
c'est un pur universel**



*Là, il n'y a plus comme dit Saint Paul, ni homme, ni femme, ni grecs, ni juifs: c'est un universel. C'est là où le sujet lui-même en tant qu'il traverse ces phases atteint à un universel. C'est un universel singulier, c'est-à-dire c'est l'universel auquel nous avons accès.*

D'ailleurs, c'est le seul Réel — puisque ce séminaire est centré sur le séminaire de Lacan — c'est le seul Réel auquel nous avons accès. La faille, comme dit Lacan, dont est défini le sujet. C'est une faille. Un trou. Il faut arriver jusqu'à:

ce trou



Avec Rossellini, c'est bien vu: c'est un volcan, c'est un trou avec des flammes dedans et elle arrive jusqu'au trou même de sa vie. Elle y plonge — au bord en tout cas — et elle en ressort changée parce qu'elle a sacrifié cette fois **son fantasme de l'Autre**, en quelque sorte.

*Elle a sacrifié l'Autre lui-même.*

Question: SUICIDE–SACRIFICE–SUBVERSION–  
TRANSGRESSION : Reste à placer L'ÉTHIQUE et la  
JOUISSANCE...

**Christian DUBUIS SANTINI**: Il y a toujours une médiation.  
Là, par exemple, le couple entre **l'éthique** et **la jouissance**,  
c'est ce qui permet d'envisager cette notion de **sacrifice** non  
pas comme une mise en faillite de sa position subjective,  
mais au contraire comme :

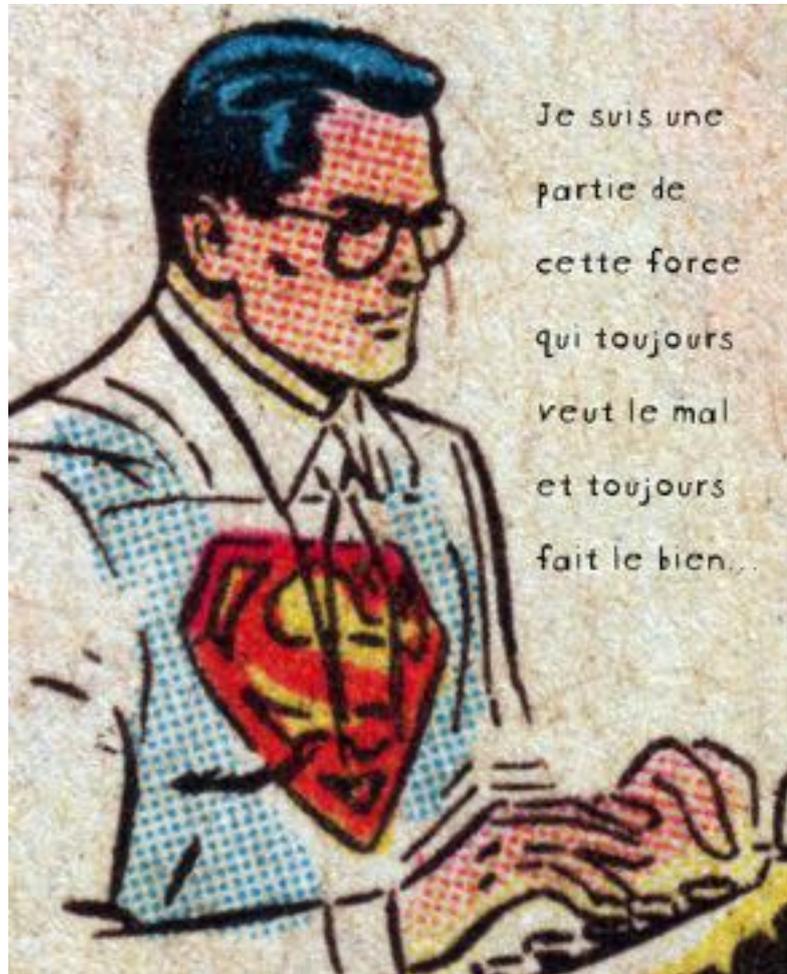
**une sortie de la position sacrificielle**



*C'est là où il s'agit de sacrifier le sacrifice lui-même: aller au bout, c'est arriver à sacrifier le sacrifice.*

*Alors, qu'est-ce que ça veut dire? Ça veut dire que la jouissance telle qu'on l'aborde, on a l'impression que c'est le mal absolu. Alors effectivement, du moment que c'est un insu et qu'il n'est pas questionné, qu'il n'est pas repris en compte par le sujet, effectivement, on peut considérer que c'est le mal absolu.*

Mais il reste une possibilité  
pour ce mal de devenir un bien,  
si c'est une monnaie d'échange  
pour payer l'accès au désir.



*C'est ce en quoi la jouissance devient un bien, ce en quoi l'expression « jeter le bébé avec l'eau du bain » en psychanalyse devient l'inverse : on jette le bébé et on garde l'eau du bain!*

Jeter le bébé, ça veut dire qu'on jette l'idée que se fait l'analysant de lui-même comme pure innocence atteint par les symptômes et conduit à des souffrances inexpiables pour lui; et on regarde un peu la jouissance qu'il y a dans l'eau du bain qui est sale.

*Regardons un peu la saleté là-dedans et cette saleté-là peut devenir de l'or, comme l'objet petit a peut-être le trésor absolu et une merde absolue aussi.*



*Donc, il suffit d'inverser les choses et de payer avec sa jouissance son accès au désir.*

Et là, le sujet se retrouve dans **une position hegelienne** du troisième moment de la dialectique avec **la négation de la négation**, c'est à dire cet universel.

*Alors, ça ne le soustrait pas à l'ensemble des symptômes et des difficultés de la vie, mais il ne peut plus les prendre de la même manière. Et ne les prenant plus de la même manière, les symptômes changent et chutent aussi. Voilà de manière conséquente le fait que la position même du sujet permet de sortir de cette impasse.*

Mais c'est vrai qu'au début, j'avais axé essentiellement la psychanalyse comme possibilité — en y mettant sa propre peau parce que ça ne peut pas marcher uniquement avec la moulinette intellectuelle — de se confronter à sa propre jouissance et à ses propres impasses et de les identifier pour payer avec ça l'accès à son propre désir. L'accès au désir, plutôt, puisque :

**Le désir est déjà là,  
embouti dans la jouissance...**



Et c'est en cela que je voulais faire retour à Hegel puisqu'aujourd'hui. Ça paraît étonnant à quel point ce qu'on appelle **la réalité** est quelque chose qui semble *déjà constitué* pour nous, y compris pour ceux qui sont censés représenter la psychanalyse. Ce n'est pas contre eux que j'en ai — moi, je m'en fous de Miller — mais en tant qu'il représente la psychanalyse et qu'ils en sont à faire des pétitions contre Marine Le Pen; je me demande ce qui s'est perdu de ;

### la véritable subversion analytique

*Celle qui consiste à ne pas considérer la réalité comme s'imposant de l'extérieur, mais comme quelque chose qui est posé par le sujet.*

Et ce en quoi la psychanalyse est absolument conforme à cet acmé de la philosophie qu'est l'idéalisme allemand, avec Hegel en pointe de diamant, parce que c'est le seul qui arrive grâce à son outil dialectique à cette conclusion. On peut dire que Descartes y arrive aussi d'une certaine manière, mais de manière très empirique et sans pouvoir le formaliser. Mais c'est déjà quelque chose qui court comme ça de Descartes, à Kant, jusqu'à Hegel : *nous sommes là sur la crête des possibilités de la liberté de l'homme*. Et c'est complètement trahi par le fait qu'on considère qu'on partage tous la même réalité. Quelqu'un qui représente la psychanalyse va se mettre à signer telle pétition, soutenir tel candidat, c'est totalement absurde!

*Comment peut-on conduire correctement une cure, avoir des analysants en ayant une position publique où on fait exister un tel grand Autre de cette manière-là? Ce n'est pas possible, ça semble absolument impossible.*

Donc, il faut revenir **aux signifiants**. Comme dit Lacan :

**Impossible de me suivre  
sans passer par mes signifiants**

On l'a vu la dernière fois, « Hegel » est un des signifiants majeurs de Lacan, pas seulement parce qu'il a suivi les cours de Kojève, mais aussi dans son analyse. La prochaine fois, je ferais quelque chose sur **la dialectique du maître et de l'esclave** parce que Lacan n'est pas trop d'accord la dessus, mais il connaît ça parfaitement bien. *De cette manière là, Lacan offre la possibilité au sujet de se saisir de lui-même en tant que définitivement autre.* C'est vivable, il y a une possibilité pour ça. C'est l'histoire de la liberté qui est inscrite dans la ligne qui comprend Descartes, Kant, Hegel, Lacan aussi, et Freud bien sûr qui ouvre la possibilité lacanienne; mais Lacan est l'acmé de ce moment de manière très concrète et pratique de se rendre compte de comment:

**Le sujet peut accéder à sa liberté**



*Et donc à la possibilité de prendre en compte son aliénation. La jouissance est une aliénation. Avant de se libérer de l'aliénation, le mouvement précédent c'est de s'en rendre compte : prendre la mesure de son aliénation, connaître sa jouissance. Sans cela, c'est impossible. Comment voulez-vous sortir d'une prison si vous ne savez même pas où sont les barreaux?*

La psychanalyse est justement ce qui permet de se rendre compte de l'aliénation et dans un premier temps, la réconciliation avec cette aliénation. Cette aliénation a un sens, ce n'est pas pour rien, ce n'est pas :

#### Une malédiction



*Enfin si, d'une certaine manière. Au sens étymologique, c'est que des choses ont été mal dites et donc ça créé une forme de prison, le fait que ce soit les mauvais mots qui soient utilisés.*

*Il y a une possibilité de sortir de là en nommant plus précisément les choses qui me concernent en tant que sujet. Et donc je me confronte à ma propre jouissance.*



Question: SUICIDE TRAGIQUE : quand l'Autre est absent /  
SUICIDE COMIQUE (souvent raté) : quand l'Autre est trop  
présent?

**Christian DUBUIS SANTINI**: D'une certaine manière, ça rejoint la préoccupation qui fait que dès qu'on agit — je ne parle pas d'un passage à l'acte mais d'une action — la

plupart du temps, c'est *pour ne pas se confronter à l'angoisse de là où vraiment ça se passe*, c'est à dire :

Du point de vue du sujet



*C'est là où c'est important, du point de vue du sujet.*

Je rigole avec ça mais par exemple, la plupart des femmes, en analyse, dès qu'elles arrivent au bord d'une vérité qu'elles ne veulent pas dire, elles arrivent à faire en sorte de faire comprendre à l'analyste qu'elles offriraient plus volontiers leurs corps que de dire cette vérité là; parce qu'elles savent où c'est important, c'est à dire du côté du sujet, pas du côté de l'action.

⇒ Donc effectivement, une **transgression**, c'est sortir de sa position de sujet pour ne pas se confronter à l'angoisse que présuppose l'impasse dans laquelle le sujet se trouve et qu'il doit dépasser.

⇒ Et effectivement la **subversion**, c'est le suicide mais:

### Le suicide symbolique



Comme Ingrid Bergman dans *Stromboli*: elle ne sait pas ce qu'elle fait, elle part dans la montagne parce qu'elle ne peut plus supporter, mais elle vit une expérience qui est une sorte d'**épiphanie** où elle perd son **ancrage symbolique** et elle accepte **de sacrifier l'Autre**.

*Donc là, oui, on est du côté de la subversion, on est dans l'analyse. Dès qu'on est dans la transgression, on est dans*

*le sacrifice y compris de soi, soit le suicide réel. C'est la différence entre les deux films.*

Et on a peut-être le troisième films, entre les deux, justement, avec l'incompréhension de la théorie lacanienne de David Gale où lui-même, d'une certaine manière, est un peu dans le cas de Clint Eastwood : dans l'imaginaire de comment son enfant va le voir, il va aller jusqu'à la mort en prétextant la cause qu'il défend et en présentant une certaine noblesse de son engagement dans la cause. Alors qu'en fait, c'est :

### Un sacrifice en pure perte



Il ne résout rien en faisant cela. Il se place en victime qui va se sacrifier pour faire exister l'Autre dans une espèce société dans laquelle il n'y aurait plus de peine de mort. Il passe à côté non seulement de Lacan, mais de Freud.

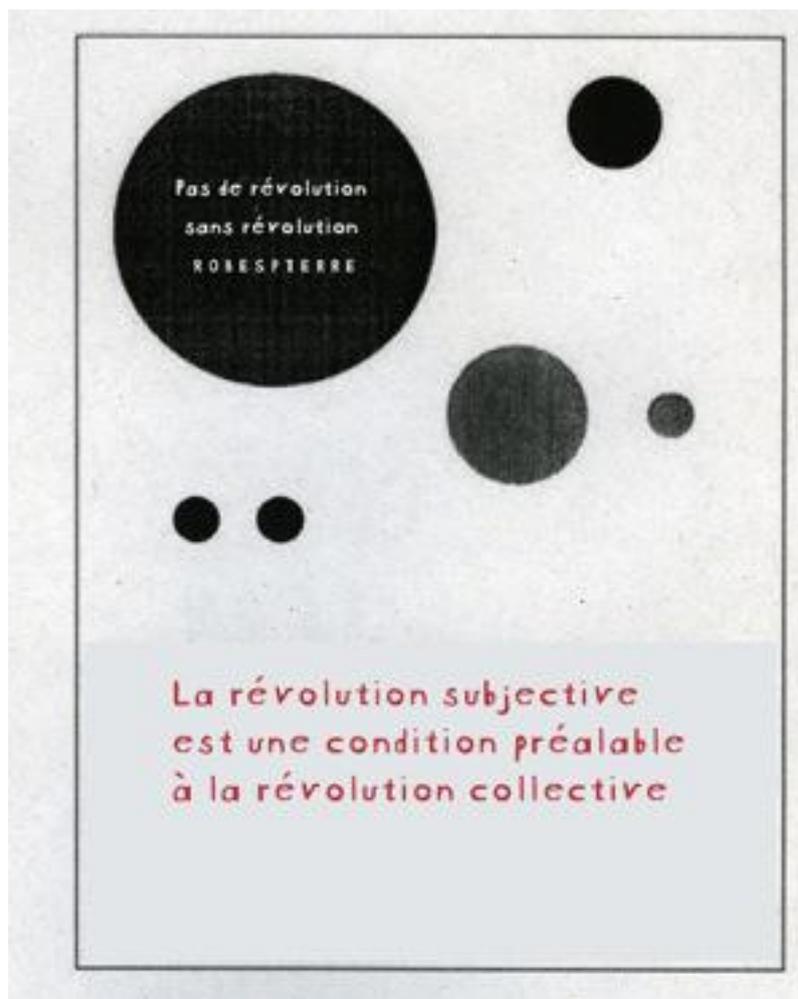
*Beaucoup passent à côté de Lacan et de Freud. La plupart des psychanalystes — on s'étonne même qu'on les appelle comme ça parce que c'est quand même la base de la psychanalyse que :*

C'est la société qui procède du refoulement  
et pas l'inverse

*La société procède du refoulement. Ce n'est pas la société  
qui va nous forcer à refouler, qui va mettre une pression sur  
nous : c'est que c'est déjà notre propre refoulement.*

Bien sûr que ça n'enlève pas **la dimension politique**, au  
contraire! Mais cette fois nous devons passer chacun — et  
c'est ça **la révolution analytique!** — par le fait de :

Faire notre propre révolution subjective  
avant d'imaginer une révolution plus collective



*Révolution collective que de toute façon nous ne maîtrisons pas, personne ne maîtrise ça...*

Ça a déjà été vu et écrit, il y a assez d'exemples : la Révolution Française, ceux qui l'ont très bien étudiée ont vu à quel point elle avait dévoré ses propres enfants, ça a donné une bourgeoisie. Je ne parle même pas de la pseudo révolution de 68 — c'est même carrément une contre révolution — ce n'est pas du tout une révolution, c'est une révolte.

La révolte c'est ce qui permet  
qu'il n'y ait pas de révolution



Quand vous avez des révoltés comme Cohn- Bendit, c'est du pain béni. D'ailleurs Cohn-Bendit a été révolté en 68 et libéral en 78. Et maintenant, il trône dans les instances et il grenouille avec tous les néo-libertaires qui sont dans la position la plus contre-révolutionnaire qui soit.

Alors vous pouvez dire que je suis pour la révolution : mais oui, je suis pour la révolution mais pour la révolution telle qu'elle fut initiée par Socrate et telle qu'elle fut amenée jusqu'à son déploiement philosophique ultime par Hegel, que permet Lacan, grand lecteur de Marx, de retrouver sa propre position existentielle et comment on se situe par rapport aux signifiant de son époque. Comme le dit Hegel à chaque fois :

**Tu ne peux pas être plus que têt époque**

**Au mieux, tu seras ton époque**



***Donc il s'agit de rénover les possibilités du signifiant dans notre propre époque.***

Alors, ces trois films nous mènent peut-être sur des considérations un peu lointaines sur la politique, mais c'est très lié puisque : *Il était une fois la révolution*, on voit la révolution au Mexique; ensuite on a *David Gales*, c'est un problème majeur aux États-Unis. Comment peut-on partager avec les américains l'idée qu'un gamin de 14 ans puisse aller sur une chaise électrique? C'est impossible, on ne peut pas dire que ce soit nos valeurs. Nous n'avons pas ces valeurs-là, nous ne sommes pas américains, ce n'est pas vrai. Et eux-mêmes, qui sont-ils? Donc, c'est éminemment politique puisqu'en ce moment, tout dépend des États-Unis, même ce qui infuse dans nos universités, dans nos écoles, dans nos programmes scolaires. Mon fils qui était en moyenne section a eu droit à la *Gender Theory* de Judith Butler qui arrive directement dans les programmes où il faut apprendre aux enfants que deux poissons garçons peuvent aller ensemble l'un avec l'autre alors qu'ils ne savent même pas encore lire.

C'est l'idéologie à l'état pur



*Nous n'avons rien à voir avec ça. La dimension politique, c'est de savoir au minimum à partir de quels signifiants nous nous plaçons pour réfléchir les possibilités de vivre ensemble.*

Question : Gale croit suivre son éthique, mais il est pris dans son idéologie. Au fond, n'est-ce pas un plaidoyer pour une bonne lecture de Lacan?

**Christian DUBUIS SANTINI**: Il faut comprendre que la théorie psychanalytique est au départ telle qu'elle est énoncée par Freud comme mettant en scène *l'inadéquation entre l'appareil psychique, c'est-à-dire la manière dont les pensées nous viennent et la réalité*. Freud montre qu'il y a un problème entre la manière dont les pensées nous arrivent — comme on pense — et la réalité. Le premier Freud met en place une opposition entre **principe de plaisir** et **principe de réalité**. Ce n'est que dans le premier Freud parce qu'après, il va revenir là-dessus notamment avec la découverte de la **pulsion de mort**. Là, on rejoint un tout petit peu d'une certaine manière l'idée de sacrifice parce que :

**L'appareil psychique vit sur le mode du plaisir**

*Le petit sujet va chercher, va obéir à ce qui lui commande un certain plaisir.*

Mais quand il va se confronter à **des obstacles dans la réalité** — alors Freud appelle ça « **le principe de réalité** » mais en réalité on va se rendre compte que *le principe de réalité et le principe de plaisir, c'est la même chose, sauf que les plaisirs sont différés* : je ne peux pas jouir tout de suite, je suis obligé de sacrifier une partie de la jouissance

maintenant, je ne peux pas bouffer tout le paquet de bonbons d'un coup: je vais juste en prendre trois, j'en laisse trois pour plus tard, et ça me faire quelques jour; donc j'obéis à un principe de réalité.

Vous savez, j'avais un de mes meilleurs amis dont le père avait une petite entreprise de bonbons et donc il a travaillé avec lui. Les pâtissiers aussi faisaient ça avant : dès que l'apprenti venait, on lui disait « mange tout ce que tu veux! ». Alors, évidemment, les enfants s'empiffrent et se rendent malades à crever. Et après, à partir de là, c'est terminé. Ils ont compris un truc:

**Le principe de réalité est de différer les plaisirs  
pour mieux jouir**



On reste quand même pris dans un type de cercle que ferait le principe de plaisir et le principe de réalité avec une réalité extérieure.

*Or, ce que découvre Freud avant Lacan, avec cette pulsion de mort, c'est que ce qui fait obstacle à l'infini circulation du principe de plaisir et du principe de réalité, n'est pas extérieur, mais interne au psychisme humain lui-même. C'est ça que Lacan nommera objet petit a.*

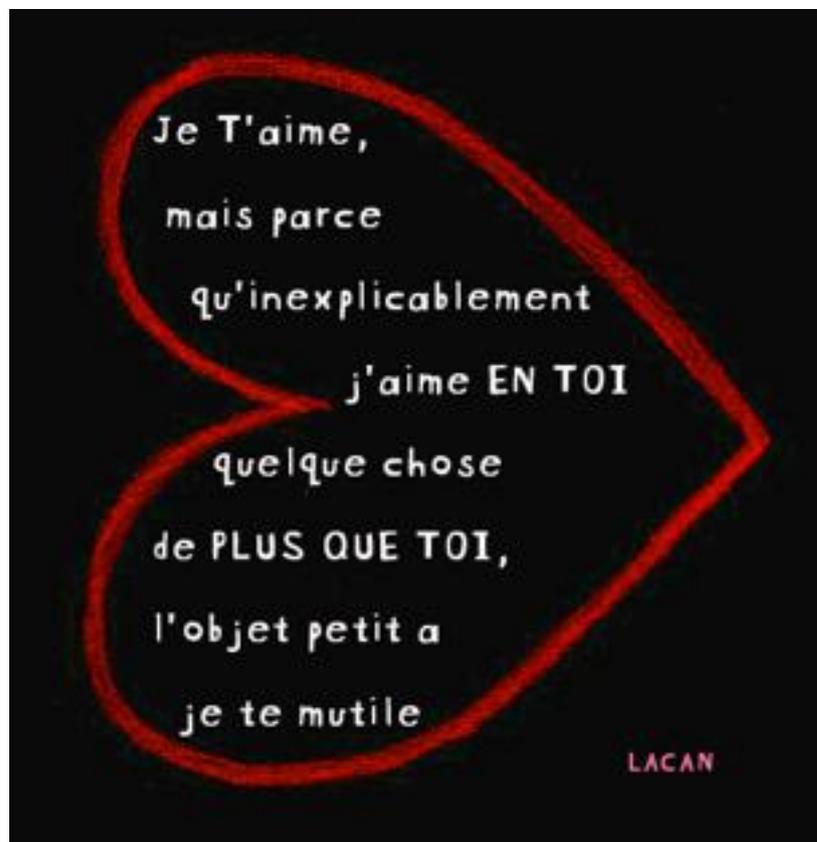
Si on laissait le psychisme faire, sa limite n'est pas extérieure mais interne à lui-même, c'est pour cela que l'on rejoint l'idéalisme allemand avec le fait que la réalité est posée de l'extérieur. Donc ce que découvre Freud, c'est que :

Par delà le principe de plaisir,  
quelque chose — que Lacan appellera la jouissance —  
et auquel le sujet ne cède jamais  
va au-delà de ses intérêts propres



Le petit garçon qui s'empiffre de pâtisseries, au bout d'un moment, il va se rendre compte que son intérêt, ce n'est pas d'être malade, donc il va se calmer; *autant là, il y a quelque chose qui semble immortelle, une donnée immortelle — c'est là où je fais un pont avec la reconnaissance chez Hegel — C'est-à-dire :*

Quelque chose en moi qui plus que moi même  
et qui me signifie au-delà de tout



Je ne suis pas uniquement dans la survie biologique. Aujourd'hui on s'imagine que tout est de l'ordre de la survie biologique, mais non, ça c'est de l'ordre d'une idéologie de merde — il faut le dire — qui commence avec Tarantino et son *The Inglourious Basterds* où il n'y a plus de résistance, il n'y a plus rien. Parce que justement, ce qui fait que je peux sacrifier cette fois quelque chose qui est de l'ordre de mon

imaginaire pour sauver mes camarades : il y a quelque chose qui compte plus que tout. Hegel appelle ça **reconnaissance**, reconnaissance d'être humain, ce qu'il y a entre deux personnes et qui différencie le genre humain du genre animal. Au fond, il y a quelque chose en moi qui est plus que moi même, ce quelque chose-là, c'est ça l'objet petit a.

**Il y a un divorce consommé  
entre la réalité psychique et la réalité tout court**

*Ce n'est définitivement pas connecté.*

On peut d'ailleurs faire un petite aparté sur ceux qui se disent « **freudo-marxistes** ». Il faut être lecteur de Freud et lecteur attentif de Marx : on ne peut pas être « freudo-marxiste » parce qu'il y a une opposition entre les deux :

⇒ **Les marxistes** rejettent la psychanalyse en disant que la réalité est une réalité historique, sociale, et qu'il y a une trahison des intérêts du peuple,

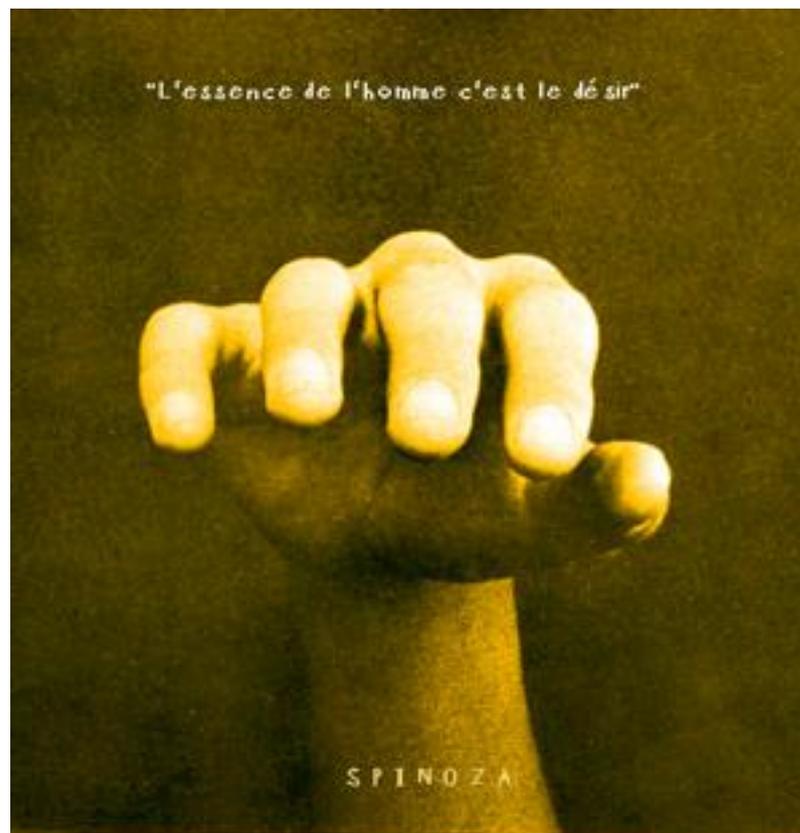
⇒ **Freud** fait un pas de plus par rapport à ça, ou un pas en retrait, parce que pour lui ce n'est pas là que ça se joue. Ce n'est pas directement là.

*C'est d'abord sur le plan des possibilités du sujet et parce qu'il y a cette pulsion mort, et donc à travers cette pulsion de mort et la gestion de cette pulsion de mort qu'il y une possibilité d'accéder à un niveau de révolution.*

Alors pour revenir sur la question de **l'idéologie**, effectivement, c'est par une non gestion de **la pulsion de mort** à laquelle tu es obligé de te confronter toi seul. C'est

impossible de collectiviser la pulsion de mort. Tu es obligé de te rendre compte que c'est non seulement là où tu imagines ta jouissance par **la répétition**, la répétition des symptômes, des scénarios qui se répètent — en analyse, on voit que c'est toujours la même chose qui se passe, avant de sortir d'un schéma de répétition, il y a du temps — et donc *il n'y a a pas de possibilité de sortie de cette pulsion de mort tant qu'il n'y a pas de possibilité de comprendre que cette pulsion de mort est aussi à l'origine du désir.*

**Le désir est indestructible**  
**ce sont les derniers mots de la Traumdeutung**



*C'est parce que le désir se prend directement sur la pulsion de mort. Ce qui fait de nous a proprement parler des êtres humains, c'est que nous sommes avant tout des êtres de désir.*

*Des êtres de désir, ça veut dire que nous sommes capables de gérer cette pulsion de mort, c'est à dire l'éternité en nous pour pouvoir en faire quelque chose.*

Ce n'est pas la même chose justement que de la perpétuer dans une idéologie qui collectivise et rassure sur un mode de jouissance qui est devenu commun avec le fait de prendre en compte sa propre pulsion de mort. La seule manière de lutter contre l'idéologie, il n'y en a pas d'autre, c'est de prendre en compte son désir basé sur sa pulsion de mort.

Question : Je repense à Stromboli, je ne me souviens plus si elle se relève...

**Christian DUBUIS SANTINI**: Si, si, elle se relève. Je crois que c'est dans les deux versions. Le Dieu qu'elle prononce, c'est l'innommable, le Réel avec lequel elle ne peut avoir aucune prise. Après, elle tombe, elle s'évanouie ou elle s'endort, on ne sait pas; et quand elle se réveille, elle dit: « *Mon Dieu! Mon Dieu!* » et les deux manière dont elle dit ça, c'est une forme de sérénité qu'il l'a conquise. Elle a traversé une épreuve, elle est passée de l'autre côté mais elle est restée à la même place. Ce n'est pas l'extérieur qui a changé, c'est :

#### **Sa position subjectif**

Elle a traversé l'épreuve et elle a changé. À partir de là, Rossellini dit qu'après, c'est un autre film. Il y a eu **un acte** justement et un acte ne s'attarde pas au conséquence de l'acte.

*Les conséquences de l'acte n'appartiennent pas à l'acte.  
L'acte véritable, c'était ce suicide symbolique.*

Et c'est l'essence du sacrifice, en fait, qu'on retrouve dans une lecture de Job. Celle de donner consistance à l'Autre, lui permettre d'exister, tomber dans la honte de n'avoir jamais existé. C'est pour ça que Lacan dit :

**Dieu ne sait pas qu'il est mort  
et il ne l'a jamais su.**



Et donc ce qu'il veulent sauver l'image de Dieu ou d'un grand Autre quelqu'il soit, vont pratiquer un sacrifice sur eux-mêmes, qui est insu d'eux-mêmes.

En ça effectivement la psychanalyse est la seule discipline qui permet de se soustraire à cette **attraction du sacrifice** qui est beaucoup plus puissante qu'on imagine.

Quand on voit Villega, le docteur dans *Il était une fois la révolution*, on se dit qu'il est cynique, mais qu'est-ce qui se passe pour Villega? Puisqu'il est pardonné par Mallory, d'une certaine manière, il est absous. Il se dit « mais alors, si c'est ça l'Autre, il n'existe pas ! Ce n'est pas possible que ce soit l'Autre, il y a forcément un Autre que je dois sauver qui

lui m'absoudra vraiment! Je ne peux pas être absous par ce petit autre, là! » Alors que c'était ça la vérité !

Question : Peut-on revenir à l'exemple de Merleau-Ponty ?

C'est vrai que pour revenir à l'exemple de Merleau-Ponty avec ses trois termes, le troisième c'est ce qui vient occuper **la place vide**, justement.

**Il ne peut y avoir d'intersubjectivité  
que s'il y a un troisième terme**

La dialectique c'est toujours trois, il s'agit d'apprendre à compter jusqu'à trois. là avec moi — mais pas à prendre dans le sens où le moi en psychanalyse est imaginaire par rapport au « je » qu'est le sujet — là, on va dire quelque chose qui emboutit la notion de la penser : MOI — LE VRAI — LES AUTRES.

⇒ **Le sophisme, c'est MOI et LES AUTRES mais sans LE VRAI.** La dimension même de la vérité — que ce soit celle de la psychanalyse ou même celle que l'on va retrouver dans le monde de la science — est évacuée, au profit du vraisemblable, du semblant, de ce qui va permettre justement d'arriver à un but. C'est la différence par exemple entre les mathématiques pures et les mathématiques appliquées.

*Dès que tu as un but, que tu fais quelque chose dans l'objectif d'une fonction, il n'y a plus cette liberté de l'art pour l'art. Il y a quelque chose qui est déjà vicié au départ.*



Or, le sophiste, chez Platon, puisque c'est là qu'on le trouve avec Gorgias ou Calliclès, Socrate immédiatement le remet en place parce qu'il lui fait comprendre que pour le sophiste, l'important, c'est d'avoir l'accord des autres.

D'accord! Facebook! Les likes! Vous m'aimez? Mettez-moi un coeur! Être d'accord. Mais pour Socrate, ce n'est pas ça qui est important. C'est pour ça que Lacan dit de Socrate que c'est le premier psychanalyste.

**Ce qui est important ce n'est pas l'accord avec les autres,  
c'est l'accord avec soi-même.**



*C'est ça la vraie fidélité. Aujourd'hui, ce serait l'exclusivité sexuelle, ce n'est pas ça. C'est est-ce que tu es à ton désir? Est-ce que tu es en accord avec toi-même? Dans quel protocole peux-tu te mettre en accord avec toi-même?*

Une philosophie qui n'est pas une philosophie qui questionne le sujet en tant qu'il est forcément en délicatesse avec ça, de Socrate à Hegel, c'est du sophisme. Même si ça prend le nom de philosophie, ce n'est pas de la philosophie, c'est du sophisme. Et on peut dire que tous ceux qui s'appellent des philosophes ne le sont pas, ce sont des sophistes.

Question :Freud a découvert l'inconscient ou il l'a inventé?

Alors il l'a inventé à proprement parler. Ça existait déjà, mais sous une forme qui n'était pas celle de l'inconscient freudien. Par exemple, s'imaginer que pendant que je vous parle, là, mon pancréas est en train de faire un certain travail dans mon

corps pour digérer ce que j'ai mangé à midi, ça c'est la manière dont on pouvait se représenter l'inconscient. C'est-à-dire : il y a des choses que je ne sais pas que je fais.

*Ce qu'amène Freud, c'est que dans ce que je dis, il y a des choses que je ne sais pas que je sais et que je n'entends pas que je dis.*

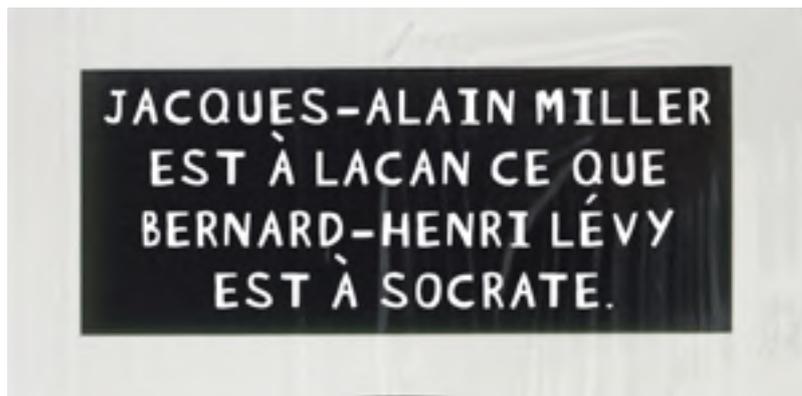
Ça, c'est l'inconscient freudien



C'est-à-dire que c'est là où il découvre que ce n'est pas seulement en rapport direct avec un comportement, un habitus, c'est directement dans la parole elle-même — mais c'est un juif, c'est l'acmé de la culture et des gens lettrés, ce n'est pas pour rien que les nazis ont essayé de les éliminer: c'était les gens les plus lettrés du monde, donc la lettre juive... il connaît les textes par coeur —. Quand il écoute, il se met à l'écoute et il écoute les hystériques. Et il se rend compte qu'elles disent des choses qu'elles n'entendent pas qu'elles disent et donc qu'elles savent des choses qu'elles ne savent pas qu'elles savent. Et de cette manière-là, il y a une

médiation entre la parole — donc le troisième terme — et le sujet. C'est son inconscient.

Mais même aujourd'hui, cette définition pour beaucoup de psychanalystes les ferait tomber des nues. Ils n'ont aucune idée de ce que c'est. Tout le monde parle de l'inconscient... Une fois, j'ai entendu Jacques-Alain Miller : « aujourd'hui, l'inconscient tout le monde y croit! ». Lui le premier n'y croit pas ! :-DDD Justement, il n'y croit pas, il ne le prend pas au sérieux, sinon il ne dirait pas autant de conneries! Il irait faire une analyse. Il irait faire une tranche comme dit Lacan, rhegelez-vous!



*L'inconscient freudien c'est une espèce de troisième terme entre le moi entendu comme l'instance où se produisent les pensées et ces pensées elles-mêmes. Ce n'est pas direct, il y a quelque chose de médian qui peut-être interprété et qui permet au sujet de comprendre qu'il est possible de se réconcilier avec quelque chose qui est de l'ordre de son destin,*

Mais ça, c'est déjà une phase très avancée. Disons, dans un premier temps, savoir ce qui m'agit en quelque sorte. Quelque chose que je ne contrôle pas.

Ce que j'ai oublié de dire tout à l'heure c'est qu'évidemment quand Freud découvre que cette **réalité psychique** fonctionne pour elle-même et par elle-même avec un **obstacle INTERNE** : qu'est-ce qu'on fait?

**Qu'est-ce qu'on fait quand il y a un obstacle interne?**

**On le repousse à l'extérieur.**



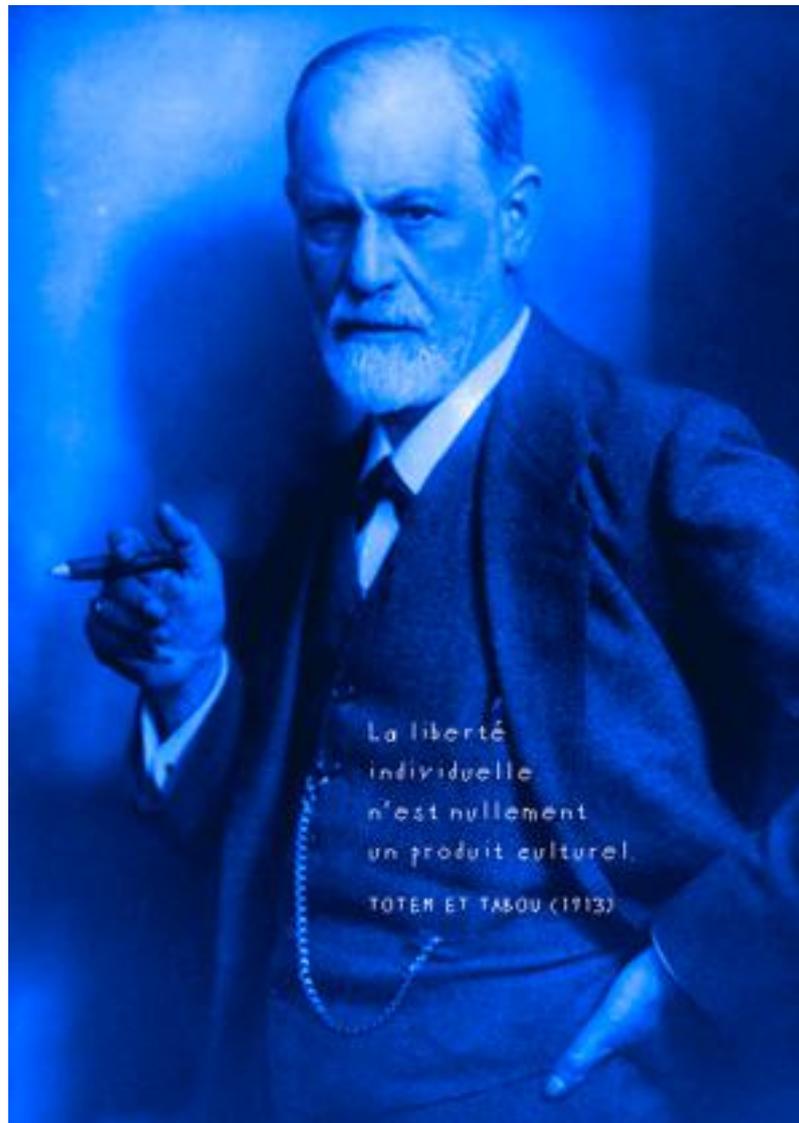
***Ce n'est pas moi, c'est les autres!***

On fait porter l'obstacle sur les autres alors que c'est déjà inhérent à notre propre fonctionnement. Ça, c'est l'inconscient freudien. Ça, c'est la découverte de Freud, et c'est pour ça que Lacan dit :

**Freud, notre père à tous dans la psychanalyse**

Même s'il a poursuivi, même si de temps en temps il a remis certaines choses en question, notamment sur le désir de sommeil par rapport au désir de réveil; il n'empêche qu'il reconnaît pleinement que Freud est le père fondateur de la

psychanalyse dans laquelle il s'inscrit en étant lié avec lui par la lettre, comme il le dit.



---